

## LA BATAILLE DE SAINT-NIZIER VECUE PAR YVES PEROTIN (« POTHIER »)

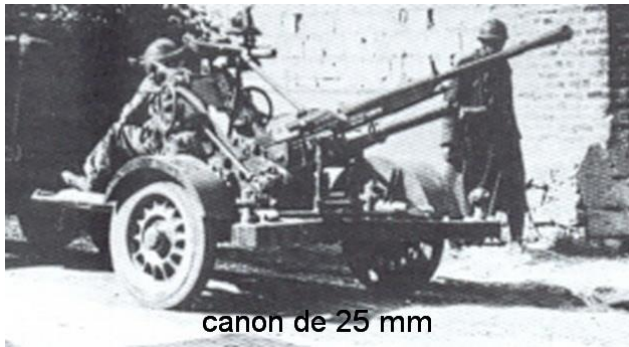
Les canons de 25 mm de Chambarand à Saint-Nizier

12, 13, 14, 15 juin 1944

*Le récit<sup>1</sup> constitue le chapitre IX, intitulé « Découverte du feu », de La Vie inimitable. Dans les maquis du Trièves et du Vercors, 1943-1944, rédigé par Yves Pérotin entre 1945 et 1946, à paraître aux Presses universitaires de Grenoble en juin 2014.*

[.....]

C'est Michel, le ravitailleur, qui nous libéra de l'inaction. Lors d'une de ses tournées dans les camps, il signala à Roland un coup de main à faire sur le champ de tir de Chambarand. Les Allemands y tenaient en garage quatre canons de 25 automatiques, des munitions et du matériel divers. L'occasion paraissait excellente, le tout n'étant gardé que par quelques gendarmes français.



Le capitaine donna son accord et Roland prit la direction de l'opération ; Michel devait fournir transports et personnel et une partie du camp Fressinat devait constituer un groupe de protection, éventuellement de choc. Au sein du camp (que l'on commençait à appeler le peloton), le choix des participants fut assez épineux ; Charles, Georges, Claude, Guy, Caran, Dédé, Théo, Ampère, Kid et moi fûmes désignés pour partir avec Fressinat sur le camion de Bouboule ; le reste demeurait sous les ordres d'Alexis à Lente.

Avant l'aube du 13 juin, nous descendons du plateau par Saint-Jean-en-Royans et nous lançons à travers la vallée de l'Isère. Passant la rivière au point du jour, nous rejoignons un convoi organisé par Michel et poursuivons en direction du nord-ouest vers le champ de tir. Tout cela est un coup d'audace dans la belle tradition de la cavalerie. On est en pleine région occupée; n'importe qui peut nous signaler et l'ennemi aurait beau jeu contre nous, car nous sommes un cortège pas bien souple qui va se charger encore et n'a pas le choix des itinéraires ; quelques ponts gardés sur la rivière pourraient nous interdire le retour au plateau. Nous parvenons pourtant sans encombre sur les lieux. En un instant, les points importants du hameau et du dépôt sont contrôlés, les routes barrées, les gardiens désarmés et la rafle commence. Nous trouvons les quatre 25 (parmi eux, deux sont en état de service immédiat) ;

les hangars nous livrent aussi beaucoup de munitions, des équipements de toile huilée et des musettes pour masques à gaz. Sur le personnel, cinq ou six pistolets et revolvers sont saisis ainsi que, dans une maison voisine, un stock de couvertures. Le butin est rapidement embarqué, les pièces sont amarrées en remorque, et, vers la fin de la matinée, une longue file de véhicules quitte le camp de Chambarand.

Sur la route du retour, les paysans laissent leurs travaux pour nous regarder passer et nous saluent; après quatre ans de honte, ils reconnaissent, épatés, une armée française vivante dans nos uniformes kakis, dans notre rire et celui de nos baïonnettes étincelantes. La traversée du bourg de Roybon est une préfiguration des joies de la Libération : toute la commune nous acclame sur le pas des portes, s'émerveille de l'importance de notre convoi et surtout de nos quatre pièces aux longs tubes ; les garçons sont jaloux, les filles nous sourient, les vieux nous apportent du vin.

Une exaltation extrême nous anime, mélange d'orgueil et d'inquiétude. Le trajet est couvert sans qu'on rencontre d'obstacle et nous arrivons vers midi à Pont où nous recevons également un accueil chaleureux. Puis c'est la montée des Grands Goulets; une fois engagés sur la côte, nous avons l'impression d'être à nouveau chez nous : les hommes de Bourgeois qui gardent cet accès au plateau nous reçoivent aux Baraques et nous nous dirigeons vers Lente, abrutis par la fatigue, le vin et le soleil, l'esprit noyé dans la perspective d'un sommeil réparateur.

Soudain, nous voyons au milieu de la route Roland qui était parti en avant sur une voiture légère et nous fait signe de nous arrêter. Tout de suite il converse avec Fressinat; nous ne comprenons pas dès l'abord de quoi il s'agit mais ça a l'air sérieux... En effet, c'est très sérieux: les Boches ont attaqué Saint-Nizier, position clé du Vercors-nord qui domine immédiatement Grenoble; nos camarades des équipes civiles, montés au débarquement, ont essuyé le choc et les Chasseurs de Thivollet sont partis les aider. Il faut leur porter au plus tôt l'appui de l'un de nos canons.

Ca y est, ça y est, ça y est... Dans quelques heures nous serons au feu. Vraiment, la journée est capitale; la révolution du 6 juin se matérialise.

Lequel d'entre nous pourrait préciser ses sentiments à cet instant? Qu'est-ce que c'est que cette excitation qui nous tient et ce pincement qu'on sent au cœur?

Mais le moment est mal choisi pour l'introspection; il faut qu'en une demi-heure, Fressinat, qui s'est malencontreusement habillé en civil pour ce jour, forme une escouade au service de la pièce qu'on fera suivre. Il doit d'abord redécouvrir le fonctionnement de cet

engin qui ne relève pas régulièrement de l'artillerie mais de l'infanterie, Défense contre blindé ou défense contre avion (DCB ou DCA). C'est chose faite en un moment et la mise en batterie et l'approvisionnement sont au point, le lieutenant se réservant la visée et le tir; on fait deux coups d'essai qui sont concluants, malgré la difficulté résultant de l'absence de certains appareils qui contraignent au pointage avant le placement du chargeur.

Le « petiot » est raccroché derrière le camion et nous repartons cap au nord. Dans la benne où nous sommes assis vis-à-vis les uns des autres et nos armes entre les jambes, on chante à tue-tête; on est fiers et contents, certes, mais aussi ça fait bien en passant dans les villages et puis ça ne laisse pas le temps d'envisager la suite.

Marchons au feu, camarades,

Marchons au feu hardiment...

Comme nous arrivons près des lieux de l'engagement, on nous applaudit et on nous crie des nouvelles plus ou moins optimistes : « Allez-y! Bravo! Ça tient... » ; Ou bien : « Vous arrivez trop tard! » À Saint-Nizier même, l'agitation est grande, une ambulance fonctionne déjà.

Nous nous heurtons à des barrages successifs et l'on entend un bruit de fusillade de plus en plus proche. Enfin, parvenus aux promontoires de Seyssinet qui sont juste au-dessus de Grenoble, nous devons descendre du camion.

Le capitaine Lemoine est là et, tandis qu'il nous désigne un emplacement provisoire, la première balle siffle à nos oreilles.

Les Allemands sont montés au matin et tout le début du jour ils ont été contenus; à l'heure où nous arrivons, une contre-attaque se dessine, menée par les admirables Chasseurs de Chabal et un peloton de Hardy sous les ordres du lieutenant Payot. La mission des « artilleurs » sera d'appuyer de leur feu cette opération.

Mais nous ne sommes pas tous indispensables pour le service de la pièce, aussi Charles, Dédé, quelques autres et moi quittons-nous le gros du peloton qui va mettre le canon en batterie plus bas et rejoignons un groupe de civils qui tiraille près de l'hôtel des Trois Pucelles. Des hommes sont là avec des fusils, couchés en ligne, serrés sur un espace très restreint de terre battue; peu ou pas de banquette de tir, mais une position dominante : on est au pied des montagnes qui ont donné leur nom à l'hôtel, sur les pentes assez douces qui descendent directement sur Grenoble. La falaise est ici fragmentaire; quelques arêtes horizontales partagent des vallonnements herbus ou boisés; sur l'une d'elles est la ligne de résistance qui laisse le village même de Saint-Nizier assez loin en arrière. De temps à autre,

un coup claqué près de nous mais, quand, sortant des couverts, nous venons nous plaquer à côté des tireurs, l'inutilité de la chose nous apparaît; c'est que la contre-attaque se développe avec succès dans les bosquets au-dessous de nous; on ne distingue presque rien et si l'on aperçoit parfois entre deux arbres une vague silhouette de Boche, on n'a pas le temps de la viser. Peut-être l'ennemi nous voit-il car des balles piaulent de temps en temps au-dessus de nos têtes. Nous restons là un peu hébétés, fort surpris que le baptême du feu ne soit pas quelque chose de plus terrible — et n'ayant guère peur.

Plus bas cependant, mitrailleuses, mitraillettes et grenades s'excitent; on entend les cris des Chasseurs qui culbutent les assaillants, hélas non sans subir des pertes. Et soudain, sur la gauche, notre 25 se déclare et, par rafales de trois ou quatre obus, agace l'arrière immédiat des lignes allemandes. Bien que chaque coup ne fasse guère plus de mal qu'une grenade, l'effet moral est certainement très grand chez nous comme en face.

Sur le moment, nous n'avons pas une idée très nette de ce qui se passe, mais - nous l'apprendrons par la suite - c'est un camouflet magistral que les Allemands sont en train de recevoir. Montés, sûrs de leur force, pour enlever un objectif assez réduit, ils ont buté contre un dispositif complet, improvisé avec une célérité ahurissante. Le jour même de leur attaque, les renforts ont été amenés chez les nôtres, les lignes précisées, le commandement établi; au soir le ravitaillement est en train, le service de santé à pied d'œuvre et notre canon, notre canon pris le matin même est en action avant qu'on ait chez eux connaissance du coup de main! Et quelle action! Du nouvel emplacement qu'il a choisi, et qui domine les lacets de la route, Fressinat fait des « cartons » sur les camions qui redescendent sur Grenoble. Oui, mauvaise journée pour les Boches. Au hameau du Pariset où ils s'arrêtent pour boire, ils déclarent : « Ils ont gagné la première manche, mais la prochaine sera pour nous » et rentrent en ville à la nuit tombante, battus, furieux, charriant de nombreux morts et des blessés.

Oui, mauvaise journée pour les Boches. Au hameau du Pariset où ils s'arrêtent pour boire, ils déclarent : « Ils ont gagné la première manche, mais la prochaine sera pour nous » et rentrent en ville à la nuit tombante, battus, furieux, charriant de nombreux morts et des blessés.

J'ai quitté depuis longtemps notre position inconfortable auprès des fusiliers et Charles s'est occupé à étudier des emplacements de nuit avec l'adjudant Maria, chef débonnaire, courageux et inexpérimenté d'une compagnie civile, quand on vient nous dire d'aller rejoindre le canon.

Abandonnant à regret quelques bonnes bouteilles, reste d'un pillage ennemi, nous traversons dans l'obscurité les prés inclinés et de point en point, une sentinelle imprécise nous

arrête pour demander le mot de passe. Bientôt, après avoir parcouru les lignes sur presque toute leur longueur (soit un peu plus d'un kilomètre), nous distinguons dans l'ombre le canon en batterie sur un léger surplomb. Fressinat et les autres sont autour, se préparant en silence à la nuit. Dans une grange voisine où je rentre pour me reposer un moment, mon pied heurte un corps endormi; cheveux blonds, longue tunique d'officier, c'est Goderville (J. Prévost), notre invité de l'Oscence; il est là avec ses hommes.

Bien avant les premières clartés du matin, nous sommes tous debout, un peu nerveux mais pas inquiets. La nuit n'est pas très froide et l'obscurité est moins totale; au loin un coup de feu ou une rafale de temps en temps. Juste à l'aube on entend du bruit sur notre droite, dans les prairies qui nous séparent- les lignes sont discontinues - des bosquets où veillent les Chasseurs. Je m'avance en rampant avec Charles et nous faisons une singulière patrouille loin dans les hautes herbes fleuries; pour être plus souples nous avons pour seule arme notre revolver. Mais l'alerte semble vaine et nous regagnons la pièce.

Le soleil maintenant monte dans le ciel de juin, le temps va être chaud comme la veille. Nous sommes sur un observatoire de premier ordre et Grenoble tout entier se montre à nous, si proche que l'on voit la circulation dans les rues et que Charles distingue les fenêtres de sa maison<sup>ii</sup>; nous pourrions à notre gré bombarder la ville. On nous fait passer une paire de jumelles à prismes et à tour de rôle nous observons les pentes : elles sont encore vides d'activité; cependant, sur les buttes aux alentours de Pariset et de la Tour-sans-Venin, des isolés suspects circulent.

Chez nous, c'est un remue-ménage constant. Les routes du plateau sont sillonnées de camions et de voitures légères qui convergent vers Saint-Nizier et que les Allemands doivent entendre à leur arrivée. Le capitaine Durieu, qui commande le Vercors-nord, dirige les opérations du secteur; Hervieux (Huet) est aussi sur place. Un parachutage exceptionnel obtenu la nuit même va renforcer considérablement la défense; mitrailleuses Browning, mitrailleuses Hotchkiss vont se ranger en une double ligne très dense, trop dense, dans un dispositif extrêmement étoffé mais assez gauche. Les effectifs s'accroissent d'heure en heure; de Grenoble montent - parfois par le tramway! - un grand nombre de civils équipés de façon étrange, sans arme ou avec des fusils de chasse plus ou moins baroques.

Tout ce monde comble les vides de son mieux; on creuse des positions de toutes parts et de jolis nids de mitrailleuses qui semblent être des palombières sont préparés avec amour.

Notre observatoire est envahi par des curieux que la vue attire et qui « se pointent » ostensiblement debout tandis que nous prenons grand soin de rester étendus pour ne pas faire repérer notre pièce. Il faut les chasser à chaque instant! Les Allemands pourtant se montrent de plus en plus; ils circulent au Pariset dont ils vont faire la base d'un nouvel assaut. La tentation est forte de les embêter un peu et à nouveau gronde le 25; avec précision, Fressinat tire dans les groupes et sur les maisons où ils se réfugient. Mais Hervieux accourt, exaspéré : il nous reproche, et c'est normal, de nous découvrir inutilement et il ajoute, et c'est plus inattendu, que nous « abîmons le patrimoine français dont nous sommes les gardiens ». Halte au feu, donc, et au travail! Il faut que le peloton, rassemblé autour de son chef, se prépare à assurer la défense de la pièce car nous sommes toujours en première ligne. Il est bien certain, en effet, que les Chleuhs ne vont pas rester sur leur échec et qu'ils préparent quelque chose. À la jumelle, j'aperçois un groupe qui gravit le plus discrètement possible les broussailles raides, au pied des montagnes à droite de notre système, et je signale le fait au commandant. Cependant nous nous mettons au travail; tout en bas, dans les champs, l'ennemi déplace à l'aide d'un attelage un instrument indéterminable.

Je m'écarte un peu avec Dédé, pour organiser un petit appui dans un cailloutis voisin, quand une explosion qui vient de chez eux nous fait tendre l'oreille; puis, tout de suite, c'est un sifflement caractéristique que nous reconnaissons à l'instant sans pourtant l'avoir jamais entendu... On se colle par terre et ça éclate tout près du 25 : « L'artillerie! Ils nous répondent! » Nous courons retrouver les autres : l'obus est tombé au-delà du canon; Fressinat dort profondément. Charles se jette sur lui et le secoue tant qu'il peut :

- « Mon lieutenant, mon lieutenant!...

- Hein?

- Ils nous bombardent!

- Quoi?... »

O lenteur de ce réveil!... À peine est-il sur pied que l'aspirant entend s'abattre le second projectile, un peu en deçà cette fois; tout aussitôt, il a le réflexe de l'artilleur : « Coup long - coup court - le troisième sera au but; foutons le camp en vitesse ». Tout le monde se précipite pour pousser la pièce pendant que Bouboule s'avance le plus près possible avec son camion. Rythmé par les obus qui dégringolent autour de nous et le commandement « appliquez-vous ferme! », le mouvement est exécuté, les caisses de munitions embarquées, le « petiot » accroché. Il est mené prestement derrière les lignes tandis que nous suivons à pied. Du point de station, je repars avec Georges chercher une motte de beurre oubliée sur place et nous

voyons le harcèlement s'étendre à tout le secteur; il ne fait heureusement qu'un mal insignifiant. Vers le soir, la danse calmée, je reviens avec Charles pour installer le FM qui nous suit depuis la veille et qu'on nous demande de maintenir sur l'emplacement du canon car le dispositif est un peu déficient dans ce coin. Le patron de la ferme à laquelle nous étions adossés nous reproche avec un à-propos délicat notre présence qui a attiré ce bombardement inopportun et causé le bris de ses vitres, provoquant un courant d'air dans l'étable qui risque de « faire prendre froid à son cochon (*sic*) ». Riposte virulente de Charles : le rustre se tient coi. La nuit tombe et nous nous plaçons tous deux sur le petit surplomb où aboutit un chemin qui monte en lacets de Pariset. Si l'ennemi vient, c'est sûrement par là qu'il tentera l'assaut, car s'il pouvait occuper ce point où la maison fournit un défilement il aurait un pied dans la place. Pleins de ces réflexions, nous guettons avec passablement d'appréhension dans le ventre : « Nous sommes, me dit mon compagnon, à la pointe de la pointe.

Mais voilà que devant nous une ombre s'élève qui semble un fusil brandi par un assaillant muet et aussitôt, Charles : « Attends-le là, moi, je vais le prendre de côté ». J'attends, très ému... pour voir se recourber le rameau qu'un coup de vent vient d'élever et qui a paru être un ennemi à nos yeux obsédés! Cependant nous sommes relevés au milieu de la nuit, et Ampère et Théo viennent s'installer à notre place; comme ils doivent travailler à s'enterrer avec le FM, ils vont se placer un peu en arrière de la place qu'occupait le canon. Nous revenons auprès des autres dans la nuit fraîche tandis que les bruits de pelles seuls brisent le silence qui attend.

Avant l'aube, tout le monde est debout derechef malgré la fatigue accumulée. Il faut mener notre engin près de l'endroit où Charles et moi nous tenions le premier jour de la bagarre. Mais la brume estompe tout et le chemin est difficile à reconnaître, aussi, sans nous en apercevoir, arrivons-nous sur les lignes... et même au-delà. Un homme de garde nous hèle mais, avant qu'on ait eu le temps de l'arrêter, une très forte explosion nous secoue, j'ai une seconde l'impression qu'on nous a tiré dessus et que nos caisses d'obus ont sauté; chacun se retrouve sur le bord de la route, projeté par la déflagration ou descendu de son propre mouvement : nous avons sauté sur une mine anti-char. Heureusement, excepté Claude qui a le bras malade, personne n'est blessé et l'explosion ne s'est pas communiquée aux munitions; le canon, lui aussi, est sauf, mais le camion est fichu et il nous faut, tout abasourdis, traîner la pièce en arrière pendant que Bouboule, abandonnant son cher véhicule dont une roue a été pulvérisée, s'en va ramasser sa casquette cinquante mètres plus loin. Charles et moi allons ensuite rendre compte à Durieu de l'accident et lui réclamer notre FM; maintenant, en effet, que notre canon n'est plus guère mobile, il nous faut assurer sa défense rapprochée. Quand on

nous répond de faire rentrer nos types, nous entendons que la chose est accordée et une liaison part récupérer Ampère, Théo et leur arme. Pendant ce temps on a mis en batterie assez en deçà et il fait déjà grand jour quoiqu'il ne soit que cinq heures et demie du matin. Tout le monde attend le déclenchement de l'attaque allemande qui ne saurait manquer.

En cherchant aux fenêtres des maisons proches une position de tir pour le FM, je conseille le départ à toute une maisonnée endormie. Comme les paysans empilent leurs affaires sur une charrette, les premières rafales se font entendre en avant.

Une butte nous sépare maintenant des lignes avancées et le début du nouvel engagement ne nous est révélé que par le bruit des armes automatiques. Ce bruit devient progressivement assourdissant et l'on entend le roulement de bandes entières dont les échos se recouvrent pour ne plus constituer qu'un grand raffut de crécelles<sup>iii</sup> confondues.

Pendant des heures nous écoutons ce concert. Durieu est près de nous; des liaisons lui rapportent d'instant en instant que notre front tient. Tandis que les servants du canon entourent la pièce, Charles, Georges et moi nous plaçons dans un chemin voisin où l'on dispose une rangée de fusils qui seront la ligne d'arrêt (?) en cas d'enfoncement des mitrailleuses. Pour ce faire, on envoie près de nous une masse de braves gens arrivés de la veille; ils sont pleins de bonne volonté mais absolument ignorants de la technique du combat; tout à l'heure, Charles devra se pencher sur un pauvre garçon et lui expliquer sous le feu de l'ennemi ce que c'est que la ligne de mire et comment on vise et tire. De plus, ces recrues sont habillées de façon voyante et volontairement désordonnée, ce qui, à un autre moment, aurait fait sourire les vieux irréguliers que nous sommes.

Mais voici que les difficultés ont l'air de commencer au-devant, on entend éclater des grenades et quelques-unes de nos armes se taisent. Sur la butte qui nous bouche la vue, les postes qui se trouvaient légèrement en retrait par rapport à la toute première ligne entrent en action et mitraillent avec ardeur.

Pendant ce temps notre FM est rentré avec Théo et Ampère.

Tout à coup, sur les hauteurs derrière nous, une arme automatique se met à tirer, apparemment pour appuyer les avants; mais elle tire trop court et atteint les servants d'une des pièces de la butte. Comme ce tir n'est pas rectifié, nous courons signaler la chose à Durieu qui donne aux gens de cette arme - sans doute un FM - l'ordre de cesser le feu; ils obtempèrent un instant, mais bientôt recommencent et nous voyons, impuissants, nos mitrailleurs se faire canarder dans leur trou, puis poursuivre avec une précision soudain très éloquente alors qu'ils essaient de l'évacuer. Nous comprenons alors que les tireurs faussement maladroits sont les hommes que j'ai vus à la jumelle grimper par le flanc de la montagne, probablement des



Miliciens; ils se sont installés là-haut, profitant de la confusion, et ont fait du bon travail pour l'ennemi avant de disparaître comme ils sont venus.

Mais si nos arrières se taisent, c'est d'en face et de la gauche que nous viennent maintenant les balles qui nous encadrent de très près. Le dispositif a été percé par les Allemands à l'endroit où notre canon était hier, où notre FM était cette nuit sans d'ailleurs protéger grand-chose. Il était fatal qu'il cédât à un moment ou à un autre; les Allemands n'avaient pas fait donner toutes leurs forces et notre masse confuse, cristallisée seulement en trois ou quatre petites unités, ne pouvait tenir éternellement. Mais celui qui insinua que la percée avait été causée par le retrait de notre arme aurait mieux fait de disposer son secteur suivant les règles les plus élémentaires (en plaçant des éclaireurs sur la pente et des grenadiers sur le surplomb) et d'étudier un peu ses angles morts au lieu d'aligner d'inutiles mitrailleuses en rangs serrés suivant des principes en usage dans l'artillerie au dix-huitième siècle.

La butte est tournée et occupée presque simultanément et notre pauvre ligne de fusils est prise en plein sous le feu; la poussière marque des points d'impact à quelques centimètres des tireurs follement entassés. C'est alors que je vois Lescot, gendre de Goderville, debout sous les rafales; il fait disposer un nouveau FM près de nous.

Notre canon entre en activité; il a dû attendre le débouché de l'ennemi à cause de sa position défavorable. Absolument découverts, Fressinat qui tire et Caran qui approvisionne - debout lui aussi - s'exposent comme des cibles d'exercice. Cependant les Boches avancent lentement dans les blés, flanqués par leurs mitrailleuses; nous leur tirons dessus un peu au hasard. La situation générale est très mauvaise : ils ont pris pied de tous côtés sur la plateforme de Saint-Nizier et peuvent maintenant tourner tout notre dispositif. Des brancardiers passent avec des blessés. Depuis un moment le bruit court sur la ligne que l'ordre de repli a été donné, mais cette rumeur n'est pas prise au sérieux. Fressinat s'acharne et tire presque à bout portant. Quand il envoie Charles demander à Goderville de nouvelles consignes, il reçoit cette réponse imprévue : « Faites du tir indirect » Et, imperturbable, pointe le long tube de son canon vers le ciel, comme une lunette astronomique. Cependant l'ordre définitif de repli est formulé par Durieu et nous nous apprêtons à nous en aller. Je demeure avec Georges dans le chemin pour protéger le mouvement tandis que Guy reste seul près du canon devenu intransportable par suite de la perte du camion; il dispose dans la culasse une grosse boule de « plastic » et met le feu à une mèche qui doit enflammer un cordeau et faire sauter le tout<sup>iv</sup>. Nous filons peu après avec Charles dans le grand pré qui nous sépare d'un chemin couvert déjà atteint par les autres groupes. Les balles sifflent toujours de toutes parts.

Nous arrivons au chemin et prenons place dans une colonne compacte qui se retire. Ce couvert est un objectif précis que l'ennemi arrose sans cesse et c'est miracle qu'il n'y ait là qu'un blessé. Le désordre est grand; nous perdons un instant Fressinat que Charles veut aller chercher malgré le danger.

L'explosion qui doit nous assurer que notre canon ne sera pas trouvé intact ne se produit pas; Guy nous explique alors que, lorsqu'il a demandé au « secteur » un peu de cordeau détonant, on lui a donné, malgré ses protestations, un article de lui inconnu qu'il identifiera plus tard comme étant de la mèche lente américaine.

Ce déplaisant chemin parcouru, le repli se poursuit sous-bois; nous passons ensuite par l'agglomération même de Saint-Nizier que le service de santé évacue à la hâte et nous engageons à nouveau sous les arbres tandis que les Allemands nous bombardent avec des fusants de gros calibre. Tout en marchant, nous apprenons que les Chasseurs, qui s'étaient déjà distingués l'avant-veille, ont refusé de se replier et se battent toujours; en admirant leur imprudent courage, nous nous inquiétons pour eux.

Prenant ensuite la route de Villard-de-Lans, à l'est des gorges d'Engins, nous descendons vers le sud. Mais des éléments incohérents embarrassent notre marche : sur la langue d'herbe qui borde la chaussée, des files de nouveaux maquisards traînent, dont les ceintures s'ornent de grenades que dix mètres de ramping auraient suffi à leur faire perdre. Hervieux passe en voiture et, séduit par l'ordre impeccable de notre groupe, charge Fressinat de constituer une grande colonne avec les isolés et les unités informes et de la mener vers Villard. Un peu plus tard, nous voyons passer le car bleu qui porte les Chasseurs dont le décrochage s'est enfin accompli. Nous nous arrêtons bientôt dans un hameau pour nous rafraîchir et nous restaurer; de là un camion conduit le seul peloton à Villard. Notre arrivée y fait grand effet; tous sobrement vêtus, coiffés des calots que nous ont confectionnés les dames de Lente et le bras paré du nouveau brassard tricolore, mal rasés avec ça et noirs de la poussière collée par la sueur à notre peau, nous sommes accueillis par la population féminine enthousiaste qui se presse autour de notre benne pour nous porter du vin, des biscuits, des cigarettes.

Cependant nous faisons halte à nouveau et recevons l'ordre de nous préparer à retourner au combat; la chose semble impossible tant est grande notre fatigue; on se dispose pourtant à repartir et certains profitent des derniers moments libres pour se laver un peu, d'autres se confessent à un aumônier de passage. Le contrordre arrive à temps et nous gagnons Corrençon d'où le peloton repart presque aussitôt pour Saint-Martin. Caran, Georges et moi revenons à Villard pour y faire une liaison quelconque et nous passons la soirée à attendre les

autres par suite d'un malentendu. Les jeunes filles, très excitées par les événements, bavardent aimablement, mais comme rien ne vient, nous finissons par monter dans un gros « gazo » qui se dirige vers Saint-Martin. Bien nous en prend. Le transport est le dernier de la nuit et le lendemain les Allemands occuperont le bourg.

Des groupes armés qui bivouaquent nous font stopper à tous les carrefours; à la lueur de leurs grands feux de bois on voit les curieux visages de ces soldats improvisés. C'est vraiment une levée en masse; l'accrochage de Saint-Nizier a catalysé le mouvement qui poussait vers le Vercors des civils innombrables encombrants et pourtant nécessaires.

Nous retrouvons nos camarades à Saint-Martin Le bourg grouille d'ombres; des autos circulent en tous sens; les locaux sont bondés. Dans une vaste salle où s'amoncellent chaussures, victuailles et armes, on trouve à manger et à boire...

Au terme de ces trois rudes journées, un sommeil impitoyable nous terrassa dans une grange des environs (15-16 juin).

---

<sup>1</sup> Source : Yves Pérotin dit *Pothier*, *La vie inimitable - Dans les maquis du Trièves et du Vercors en 1943 et 1944*, Grenoble, PUG, 2014.

Introduit et édité par Anne Pérotin-Dumon, avec son aimable autorisation

